



Roman

Les Brumes du Destin

Mélanie Lemaire

Extrait :

Les Brumes du Destin

Roman

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-3711-4

© Mélanie Lemaire

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteure est seule propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

À ma Maman, ma première lectrice.
À mon Papa, qui attendait ce roman avec impatience.

Pour une lecture en musique, je vous conseille la version orchestrale de l'album *Endless Forms Most Beautiful* de *Nightwish*.

PARTIE I
Le Cri de la Banshee

PROLOGUE 1

1738, France, Château d'Allérac

La duchesse Eireann d'Allérac regardait avec tendresse les deux hommes de sa vie. La scène était habituelle au château. Le duc Grégor d'Allérac, son époux, racontait une histoire à leur jeune fils Romaric pour tenter de l'endormir. Il s'agissait d'un conte de chevaliers et de dragons comme le petit garçon les aimait tant.

Eireann s'octroya un peu de temps pour observer son mari comme elle le faisait tous les soirs, sans se lasser. C'était un très bel homme. Grand et carré de visage avec un regard bleu qui pouvait prendre des teintes glacées ou encore les couleurs d'un ciel d'orage lorsqu'il se mettait en colère. Mais ils pouvaient aussi refléter les plus beaux ciels d'été dans les instants d'allégresse. Eireann avait rarement vu son mari s'énerver, et jamais à son encontre. Il s'était toujours montré doux et attentionné envers elle.

C'était cet ensemble particulier de caractère, de tendresse, de beauté et d'intelligence qui l'avait séduite alors qu'Eireann n'avait que quatorze ans. De six ans son aîné, Grégor aurait pu lui sembler un peu vieux pour devenir son époux. Mais cela n'avait pas été le cas.

Elle se souvenait très bien de son arrivée en France et de leur rencontre, comme si le temps ne s'était point écoulé. Ses parents, son grand frère et elle-même étaient arrivés d'Irlande afin de conclure des affaires avec les seigneurs bretons dont le père de Grégor faisait partie. Les temps

étaient difficiles en Irlande à cette époque-là. Les Anglais avaient envahi le pays longtemps auparavant et menaient la vie dure aux Irlandais de souche qu'ils considéraient encore comme des païens. Ils tentaient d'étouffer leur culture et leur force, et y arrivaient petit à petit malgré les efforts fournis par les rebelles.

Cependant, en dépit de tous les conflits qui liaient les trois pays, la famille d'Eireann avait conservé ses affaires et ses relations en France. Son propre père était né d'une union entre un Anglais, William Lynch, arrivé à Galway aux côtés du célèbre et terrible Charles Coote en 1652, et une Irlandaise. Le grand-père paternel de la duchesse s'était illustré dans la conquête de la ville. Lorsque les colons britanniques étaient enfin entrés dans Galway après la capitulation de ses dirigeants, ils s'étaient rendus au château pour prendre pleine possession de la ville. Les chefs irlandais n'avaient pas eu d'autre choix que de se rendre afin de pouvoir sauver leurs malheureux compatriotes qui commençaient à souffrir de la faim et de la peste.

Quand William Lynch avait vu la fille aînée de l'un des dirigeants de Galway, il en était tombé amoureux dès le premier regard. Il avait obtenu sans trop de difficulté la gestion de la ville au nom de la couronne d'Angleterre puis n'avait ménagé aucun effort afin d'enrayer une peste galopante et d'empêcher ses habitants de mourir de faim. Il avait ainsi conquis le cœur de l'Irlandaise et ils s'étaient mariés quelques années après la prise de Galway. Ce fut un peu grâce à cette union que la ville avait pu maintenir ses relations avec la France.

Lorsqu'elle voyait ses parents ainsi, si amoureux, la jeune fille qu'était alors Eireann ne pouvait s'empêcher d'imaginer que tout n'était pas perdu pour le futur de leur pays. Son père était un homme fort bon – même si en partie Anglais – et il s'occupait depuis toujours à merveille de cette ville. Les

habitants qui avaient été plus que froids à l'arrivée de son grand-père s'étaient finalement habitués à lui. Ils avaient même fini par le considérer comme un chef à peu près acceptable, à défaut de l'aimer. Son père étant fils d'une Irlandaise de souche était un peu mieux vu. Quant à elle-même et son frère, Aengus, les habitants les traitaient avec le plus grand respect et un amour qui forçait l'admiration. À leur arrivée en France, Aengus s'était tout de suite bien entendu avec le fils du duc d'Allérac. Ils n'avaient qu'un an d'écart, tout juste, et ils passaient leurs journées à parcourir à cheval tout le domaine, à visiter les fermes pour s'assurer que tout se passait bien. Eireann aurait adoré chevaucher à leurs côtés. Mais, comme il se devait pour une jeune fille bien née, elle restait au château avec sa mère et la duchesse d'Allérac. Pendant que les deux pères de famille discutaient affaires, les femmes brodaient et parlaient de leurs enfants. La jeune fille se perdait dans les pages des merveilleux romans de la bibliothèque du duc pendant des heures. Si la journée Grégor passait tout son temps avec Aengus, au dîner, il s'asseyait près d'Eireann. Il l'interrogeait alors sur ses journées, ses passions et sur l'Irlande. Lorsque le moment des danses arrivait, sans faute il l'invitait à danser et elle avait été rapidement charmée par toutes ses attentions. Elle n'avait cependant pas deviné que Grégor était amoureux d'elle. Elle se disait qu'il ne pouvait s'intéresser à une petite Irlandaise et qu'il devait certainement obéir aux ordres donnés par ses parents. Après tout, elle n'avait que quatorze ans. Que ferait un jeune seigneur français d'une enfant irlandaise ? Le séjour avait ainsi duré deux mois. La veille de leur départ, Eireann, surprise, s'était vu annoncer son futur mariage avec Grégor. Et elle en avait été d'autant plus heureuse que ce dernier lui avait assuré qu'il était aussi ravi de cette union.

Le mariage avait été célébré deux ans plus tard, en France, et deux autres années s'étaient écoulées avant que leur couple ait le bonheur de voir naître leur fils. Aujourd'hui âgé de six ans, Romaric semblait bien avoir hérité à égale hauteur de ses deux parents. C'était un enfant doux et espiègle, et cependant toujours respectueux qui s'intéressait à tout ce qui l'entourait et possédait une imagination débordante.

Lorsqu'elle le regardait, Eireann songeait souvent à ses parents et à combien une vie se révélait pleine de surprises. Son fils était le fruit de trois nations très différentes et sans cesse en guerre depuis plusieurs siècles. Pourtant, Romaric était la plus belle création possible de ces cultures mêlées. L'espoir de voir un jour la paix revenir entre ses deux nations de naissance et son pays d'adoption rejaillit quelques secondes avant que la voix chantante de son enfant ne la ramène à la réalité.

— Racontez-moi encore une histoire, père !

— Il est déjà tard, Romaric, sourit le duc. Il est temps pour vous de dormir.

— Je ne suis pas fatigué, père. S'il vous plaît...

— Et pourtant, je vois deux yeux emplis de sommeil, dit la duchesse, s'approchant de son lit avec un sourire tendre.

— Je vous assure que je peux encore rester éveillé, mère.

— Et demain, vous serez incapable de vous lever car vous serez bien trop fatigué. N'oubliez donc pas que vous avez une leçon d'équitation avec votre amie Adélaïde dans la matinée.

— J'ai hâte d'y être ! s'enthousiasma le petit garçon.

— Alors, il faut dormir. Le temps passera plus vite.

— Je suis trop excité pour dormir, mère.

— Et si je vous chantais une petite berceuse pour vous aider à trouver le sommeil ?

— Oh oui ! s'extasia l'enfant ravi.

- Laquelle voulez-vous ?
- Celle avec les fées.
- Dans ce cas, Romaric, fermez les yeux et écoutez-moi, tout simplement.

La duchesse s'assit légèrement sur le bord du lit et caressa avec douceur le front blanc de son fils, écartant délicatement une mèche de ses fins cheveux châains. Elle posa ses doigts sur les paupières de Romaric et celui-ci ferma ses beaux yeux verts, héritage de sa mère, tout en souriant. La voix d'Eireann s'éleva, aussi douce et claire qu'une brise d'été. Sa voix donnait à ses chants une beauté à laquelle on ne s'attendait pas, et cela était encore plus flagrant lorsqu'elle chantait en gaélique, sa langue natale si étrangère aux Français.

Nul accompagnement ne lui était nécessaire et Romaric lui avait une fois dit que ce serait gâcher la beauté de sa voix que de l'accompagner avec des instruments.

Le petit garçon s'était juré que, si un jour il devait épouser une femme un jour, il agirait comme son père. Il en choisirait une qui serait capable de l'émerveiller par sa seule voix, tout comme sa mère le faisait.

*Les petites fées tourbillonnent, folle ronde
Leur chant s'élève, tendre et douce mélodie
Tu l'entends de ta chambre et en toi il résonne
Les petites fées te font quitter ton doux lit*

*Les petites fées tourbillonnent, folle ronde
Et elles s'amusent de ton air étourdi
Avec elles dans la ronde, tu papillonnes
Les petites fées te gardent loin de ton lit*

La duchesse fredonna un peu plus légèrement quelques secondes. Elle voyait le torse de son fils se soulever petit à

petit avec davantage de lenteur, signe qu'il plongeait dans le sommeil. Elle poursuivit la chanson d'une voix un peu plus basse, tout comme sa mère le faisait pour l'endormir lorsqu'elle était petite fille.

*Les petites fées tourbillonnent, folle ronde
Elles ne font pas attention à tes pleurs
Mais les appels de maman entrent dans la ronde
Les petites fées te rendent à sa chaleur*

À nouveau, Eireann fredonna un très court instant, sa voix s'abaissant de plus en plus. Lorsqu'elle se tut enfin, le sourire de Romaric avait disparu et tout son visage s'était totalement détendu. Sa respiration, devenue bien plus lente, prouvait que le sommeil l'avait emporté. Ses paupières bougeaient légèrement parfois, révélant ainsi par là que ses yeux ensommeillés voyaient des aventures que seul le petit garçon serait capable de raconter à son réveil. La main du duc se posa avec douceur sur l'épaule de son épouse puis il glissa ses lèvres sur sa joue afin d'y déposer un tendre baiser.

— Votre voix fait toujours des merveilles.

— Il est temps pour nous également, il me semble, d'aller nous coucher, murmura-t-elle en retour.

— Voilà une proposition que je ne saurais refuser, sourit le duc en aidant son épouse à se relever.

Ils s'éloignèrent du lit de leur cher fils, main dans la main, et avant de refermer la porte, posèrent un dernier regard plein d'amour sur le plus précieux de tous leurs trésors.

Chapitre I.I

Mai 1750, France, Domaine d'Allérac

Le soleil printanier était déjà haut dans le ciel presque totalement bleu. Au milieu des champs de froment, deux chevaux galopaient à bride abattue. Quelques paysans levèrent la tête pour les voir passer et certains sourirent tout en reconnaissant les cavaliers avant de retourner à leurs tâches habituelles. Ce genre de spectacle leur était désormais fort coutumier. Car régulièrement, le fils de leur seigneur et la fille unique de l'un des notables de la commune se lançaient dans des courses de chevaux. Partant de l'entrée du château d'Allérac, les jeunes gens se rendaient tout droit jusqu'à la colline aux dolmens, l'une des nombreuses butes qui entouraient le domaine. Cela faisait très longtemps que l'on s'attendait à l'annonce prochaine de leur mariage, eux qui s'entendaient si bien depuis leur plus tendre enfance, pourtant, rien ne venait ! Quelques-uns s'étonnaient qu'il n'ait pas encore été décidé, d'autres disaient que cela ne tarderait plus.

Romaric et Adélaïde poursuivirent leur course sans se douter des pensées des travailleurs des champs. Le jeune homme sentait le vent lui frôler le visage alors que son amie le talonnait. Il essayait de faire corps avec le cheval pour l'encombrer le moins possible et faciliter sa course, comme son professeur d'équitation le lui avait appris. Il entendait derrière lui le rire d'Adélaïde alors qu'elle le rattrapait petit à petit.

Après de longues minutes, ils arrivèrent enfin au pied de la colline. Romaric poussa un peu plus son cheval alors que celui de son amie était presque arrivé à sa hauteur. Ils arrivèrent en même temps au sommet du monticule d'herbe puis rirent en posant leurs mains sur le tronc de l'unique arbre qui trônait là, au centre de la ronde des menhirs, signifiant ainsi la fin de leur course.

— Cela va me manquer, dit Adélaïde en descendant de son cheval, replaçant ses cheveux d'un noir profond.

— Je ne pars que quelques semaines, pas pour toujours, dit Romaric en descendant à son tour de sa monture.

Ils attachèrent leurs étalons aux branches les plus basses et leur flattèrent l'encolure en leur offrant des pommes à manger en guise de récompense. Les animaux ne se firent point prier pour grignoter les fruits en quelques coups de dents. Enfin, ils s'assirent dans l'herbe et Romaric admira une nouvelle fois le domaine qui l'avait vu naître.

Le château d'Allérac trônait depuis bien des siècles tel une bague en argent dans cet écrin doré qu'étaient les champs de froment. Il était magnifique, en vieilles pierres grises, entouré de deux tours pointues. Un peu plus loin se dressait une ancienne et épaisse forêt qui permettait d'alimenter ce domaine en viande grâce au travail de chasseurs. Romaric ne se lassait jamais de cette vision et il savait qu'il en allait de même pour son père. Il l'avait compris la première fois qu'ils étaient venus ensemble sur cette colline. Le duc lui avait alors expliqué en détail le travail fourni par les paysans pour que le domaine demeure prospère. Romaric avait tout juste fêté ses sept ans et s'était senti incroyablement petit en découvrant tout le travail nécessaire à la bonne tenue d'Allérac.

Puis, il avait demandé à son père quel était son rôle en tant que seigneur dans tout cela.

— Mon rôle ? avait souri le duc. Eh bien, je dois veiller à ce que tous les gens qui travaillent sur nos terres ne manquent de rien. Ils doivent être en bonne santé afin de pouvoir transmettre leur savoir à leurs enfants et à leurs apprentis. Si l'un d'eux tombe malade ou vient à être blessé, je m'assure qu'il soit soigné. Si quelqu'un a un souci avec l'un de ses voisins, je tranche pour m'assurer que justice soit rendue. Et je fais ce qu'il faut pour que les domaines voisins nous soutiennent en cas de besoin. Je supervise donc ce domaine pour qu'il continue d'être florissant et qu'il reste un lieu où il fait bon vivre.

— Cela a l'air compliqué, père, avait dit Romaric.

— Ça l'est un peu, en effet. Mais c'est également pour cela que c'est très gratifiant.

— Gratifiant ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela veut dire qu'on en retire de la satisfaction. Si nous nous occupons bien des personnes qui sont sous notre responsabilité, ils travailleront en prenant du plaisir. Et nous serons heureux à notre tour.

— Est-ce donc pour cela qu'ils vous saluent toujours avec des sourires ?

— Oui. Et c'est le sourire de ces gens qui est le plus gratifiant. Cela vaut plus que tout l'or du monde pour moi, comme vous vous en rendrez compte un jour prochain. Lorsque vous serez adulte, ce sera à vous de les protéger et de prendre soin d'eux pour que le domaine demeure aussi beau. Pensez-vous en être capable ?

— Je ferai de mon mieux pour cela, père.

Le duc lui avait ensuite souri et Romaric s'était senti fier qu'une telle responsabilité lui incombe un jour.

Désormais, il comprenait bien mieux tout ce que son père lui avait expliqué. Il avait sérieusement suivi les cours de ses précepteurs pour apprendre tout ce qu'il était nécessaire de connaître dans le but de prendre sa suite. Mais Romaric

espérait malgré tout que ce jour ne viendrait pas avant encore de nombreuses années.

La voix d'Adélaïde le ramena à la réalité.

— Ce seront les mois les plus longs de ma vie. Vous allez me manquer.

— Je serai revenu pour les moissons, Adélaïde. Ce voyage est important pour moi.

— Votre mère est inquiète, vous savez.

— J'en suis conscient, mais tout est déjà planifié. Je serai entre de bonnes mains tout au long de mon voyage et de mon séjour en Irlande.

— La situation est-elle plus calme, là-bas ?

— Cela dépend des moments. Mais si je dois attendre que les Irlandais et les Anglais fassent la paix pour aller visiter le pays de naissance de ma mère, je crains fort d'être devenu un vieillard avant de pouvoir faire le voyage.

— Je le sais bien. Mais je m'inquiète tout de même. C'est si loin de chez nous... Et il pourrait vous arriver tellement de choses, ne serait-ce que sur la route...

— Il pourrait m'arriver beaucoup de choses ici aussi, Adélaïde... soupira Romaric. Mon voyage est décidé. Il n'y a pas lieu, de plus, de s'inquiéter de ces simples suppositions. C'est comme de monter à cheval. On peut en tomber, l'animal peut s'emballer. Et pourtant, on continue à les monter.

— Oui, vous avez raison...

— Il est temps que je rentre maintenant, dit Romaric en se levant. Il me faut voir certains détails avec mon père avant le souper.

Adélaïde ne dit rien, baissant ses yeux bleus sur ses mains, mais Romaric eut le temps de remarquer sa déception. Ils remontèrent à cheval et rentrèrent en silence. Le jeune homme cachait comme il le pouvait son agacement face au comportement parfois pesant de son amie. Il connaissait

parfaitement les sentiments qu'elle éprouvait pour lui. Si elle désirait davantage que de l'amitié, ce n'était pas le cas du futur duc. Et il avait été très clair à ce sujet avec elle dès qu'il s'était rendu compte de ce qu'elle ressentait envers lui. Il ne souhaitait pas que son amie nourrisse de faux espoirs. Mais Adélaïde ne semblait pas y renoncer et cela le gênait de plus en plus au fil des années. Romaric avait aussi mis les choses au clair avec ses parents pour qu'ils ne s'engagent surtout à rien auprès de ceux d'Adélaïde. La dernière chose qu'il voulait était bien épouser une femme par obligation et qu'ils souffrent tous les deux de cette situation.

Romaric était persuadé depuis toujours que la vérité était moins douloureuse que de longs espoirs déçus.

Lorsqu'ils arrivèrent à la route qui les séparait pour rentrer chez eux, Romaric salua Adélaïde rapidement puis repartit au galop jusqu'au château. Il y fut accueilli par un immense sourire de Petit Louis, le fils du palefrenier. Romaric descendit de son étalon et lui ébouriffa les cheveux, le faisant éclater de rire. L'enfant avait l'air plus excité que d'habitude.

— Messire, c'est vrai ce qu'on dit, qu'vous allez prendre le bateau sur l'océan ?

— Oui, sourit le jeune noble. Je vais aller jusqu'en Irlande.

— Ça doit être quelque chose pour sûr ! Paraît qu'y-a des sirènes ! C'est les marins qui disent ça !

Romaric sourit avec tendresse devant l'émerveillement du petit garçon dont les yeux brillaient littéralement à cette idée.

— C'est une possibilité, dit une voix forte derrière eux.

Romaric se retourna et vit son père se diriger vers lui avec un homme qu'il n'avait jamais rencontré avant ce jour.

Lorsqu'ils furent plus proches de lui, il se trouva impressionné par sa carrure. Il semblait bien plus âgé que le duc mais était plus grand, très carré. Ses longs cheveux

poivre et sel attachés en queue-de-cheval pendaient dans son dos. Son teint était buriné, tel celui des marins qui passent leur vie en mer et ses yeux plissés de rides avaient la couleur d'un ciel d'orage. Son regard était déconcertant et lorsque celui de Romaric croisa les yeux de l'inconnu, il eut l'étrange impression d'être un livre ouvert pour lui.

— Vous devez être Messire Romaric, je suppose, dit-il tout en lui serrant la main avec vigueur.

— Oui, en effet. À qui ai-je l'honneur, Monsieur ?

— Je suis Alard Martin.

— C'est le capitaine de l'*Eileen*, le navire qui vous mènera en Irlande, compléta son père en souriant.

— Je suis honoré de vous rencontrer, capitaine Martin, dit le jeune homme avec excitation. J'ai tant de questions à vous poser sur notre voyage !

— Et j'y répondrai avec plaisir.

Romaric s'apprêtait à commencer son interrogatoire, mais son père le coupa en posant une main puissante et douce sur son épaule, un grand sourire aux lèvres.

— Vous aurez tout le temps que vous souhaitez pour parler ce soir, Romaric. Alard va dîner avec nous et dormira au domaine. Ainsi, vous pourrez partir tous les deux ensemble à la première heure demain matin.

— Fantastique !

— Allons, ne faisons pas attendre votre mère plus que de raison, voulez-vous ? Elle a très certainement envie de profiter un peu de votre présence avant votre départ.

Romaric acquiesça et, alors qu'il allait emboîter le pas aux deux hommes, Petit Louis tira doucement le coin de sa veste pour attirer son attention. Romaric se tourna vers lui.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il doucement.

— Messire... Si vous voyez une sirène sur vot' route, vous pourrez m'en faire un dessin ? Com' çui que vous m'avez fait d'ma maman ?

— C'est promis, dit Romaric en souriant. Si je vois une sirène, je la dessinerai. Allez, va maintenant. Étoile a besoin de se reposer.

Le garçon acquiesça, le sourire aux lèvres, et caressa doucement le flanc de l'étalon pour le guider vers l'écurie sous le regard amusé et attendri de Romaric. Puis, ce dernier rattrapa rapidement les deux hommes alors qu'ils saluaient sa mère.

— Vous avez l'air dans une forme excellente, duchesse, dit le marin.

— Ne soyez donc pas aussi formel, mon cher Alard. Appelez-moi tout simplement Eireann, je vous en prie. Cela faisait tellement longtemps. Je suis rassurée de savoir que vous serez aux côtés de mon fils pendant sa traversée.

— Vous vous connaissez donc aussi ? s'étonna Romaric en embrassant sa mère avant de se retourner vers le capitaine. La duchesse sourit et acquiesça.

— Alard commandait déjà son navire lorsque je suis venue en France pour la première fois. C'est l'*Eileen* qui fut témoin de tous mes voyages entre mes deux pays.

— Je l'ignorais ! dit Romaric émerveillé.

— Alard est le meilleur navigateur que je connaisse d'ici à Galway, dit le duc. Je ne confierais votre sécurité à nul autre.

— Une telle confiance m'honore, mon seigneur, dit le capitaine.

— Cela fait si longtemps que nous nous connaissons, dit la duchesse.

— Le temps a été clément avec vous, Eireann.

La mère de Romaric rit.

— Vieux flatteur ! Il l'a été pour vous aussi. Vous ne semblez pas avoir pris la moindre petite ride depuis notre dernier voyage.

— L'air de la mer conserve. Le sel est bien connu pour cela, rit le marin accompagné par la famille.

— Souhaiteriez-vous boire un petit quelque chose, Alard, en attendant le repas ? demanda la duchesse.

— Avec plaisir.

— Que diriez-vous d'un bon petit verre de cidre de notre production ? proposa le duc.

— Je dirais que vous cherchez à me prendre par les sentiments, mon seigneur.

— Je vais me préparer pour ce soir, dit alors Romaric. Je vous rejoins tout à l'heure.

Sa mère l'embrassa une nouvelle fois et Romaric rejoignit ses appartements dans lesquels un bain chaud et une tenue de rechange l'attendaient. Lorsqu'il se fut enfin glissé dans le liquide, il observa avec un sourire le paquetage qui reposait au pied de son lit. Romaric refit l'inventaire mental complet des affaires qu'il avait préparées. Dans son petit baluchon de marin, il avait mis une paire de tenues achetées à l'un des fils de paysans de leur domaine. Pendant ce voyage en mer, il passerait ainsi pour un matelot s'ils venaient à se faire arraisonner par un navire anglais. Personne ne devait deviner qu'il était le fils d'un noble breton, sans quoi la tentation d'un enlèvement et d'une demande de rançon pourrait être trop grande. Il avait également pris son carnet à dessins et une vieille boîte en bois pleine de fusain dans le but de dessiner les paysages qu'il allait découvrir.

Romaric commença à imaginer le voyage et ferma un instant les yeux. L'océan à perte de vue, le ciel étoilé de la nuit, sans nuage sous le bruit des vagues se brisant contre la coque du navire filant droit vers l'Irlande...

Romaric revint à la réalité lorsqu'un frisson le parcourut. Il se rendit compte que l'eau de son bain avait refroidi et que la lumière avait baissé. Il s'était apparemment assoupi sans s'en rendre compte, bercé par son imagination.

Il se releva et saisit une de ses serviettes dont il s'entoura pour aller se sécher devant le feu de cheminée. Celui-ci avait dû être rallumé pendant sa sieste improvisée. Romaric ne put retenir un sourire en pensant que leurs serviteurs savaient être incroyablement discrets. Une fois sec et décentement habillé, il descendit rejoindre ses parents.

— Eh bien, vous avez pris tout votre temps, mon fils, sourit le duc.

— Pardonnez-moi, père. Mais sans y prendre garde, je me suis endormi dans mon bain.

— Je comprends mieux, dit le duc avant de se tourner vers Alard. Romaric est tellement excité par son voyage qu'il a du mal à dormir depuis plusieurs nuits.

— J'étais pareil avant mon premier voyage, sourit le capitaine. J'avais très peu dormi pendant une semaine, si bien que le jour du départ, j'ai failli ne pas me réveiller à temps.

Ils rirent de bon cœur, sa mère prenant la main de Romaric entre les siennes. Le dîner fut déposé sur la table. D'abord les hors-d'œuvre : des œufs de poisson en gelée sur des tranches de pain, des pots de crème d'asperges et du beurre salé.

Romaric en profita pour observer discrètement le capitaine Martin. Celui-ci mangeait avec un bon appétit et pourtant une certaine distinction, prouvant qu'il avait l'habitude de côtoyer des personnes de la haute société. Après sa première bouchée, il ferma les yeux et sourit.

— Je crois que je n'ai jamais pris autant de plaisir à goûter les fruits de la mer. C'est finement préparé... C'est délicieux.

— Nos cuisiniers seront heureux de tels compliments de la part d'un invité, dit la duchesse. Allons, racontez-nous ce que vous devenez.

— Eh bien, les choses n'ont que fort peu changé pour moi. Je fais de nombreux trajets commerciaux, la plupart du temps entre Galway et Saint-Malo.

— Comment est l'océan de nos jours ?

— Comme il y a vingt ans ! L'océan ne change guère malgré le temps qui peut passer. Ce sont surtout les hommes qui le traversent qui sont différents. Davantage de navires le parcourent et pour des raisons moins humaines que politiques.

— N'est-ce pas trop risqué de se rendre jusqu'à Galway ? s'inquiéta la duchesse.

— Pas lorsque l'on sait par où passer. Je prends toujours la même route quand je fais le trajet jusqu'à Galway. Peu de navires l'empruntent.

— Pour quelle raison ? s'étonna Romaric.

— Ce sont des eaux troubles qui effraient une bonne partie des marins. Et les hommes n'aiment guère se risquer dans des eaux qu'ils ne connaissent pas, habitées par des peuples qu'ils ne comprennent pas. Aussi, ils évitent autant que faire se peut le chemin sur lequel nous vogueront.

— De quels peuples parlez-vous donc, capitaine ? demanda Romaric. J'ai étudié plusieurs cartes de la région et il n'y a rien sur l'océan entre ici et Galway.

— Personne n'écrit sur eux car personne ne les connaît assez pour cela. Mais, pour ma part, je les ai bien suffisamment côtoyés pour qu'ils me fassent confiance désormais et laissent mon navire traverser sans le moindre encombre. Ils y trouvent leur compte, tout comme moi.

— Et le fait que vous ayez un étranger à bord ne risque-t-il pas de vous poser des problèmes ? s'inquiéta Romaric.

— Aucunement, je vous assure, Messire. Vous ne craignez rien à mon bord, Messire, et je ne crains rien à vous transporter. Il vous suffira de suivre mes instructions et tout se passera pour le mieux.

Les serveurs débarrassèrent les entrées et apportèrent les plats : un faisan découpé en fines tranches accompagné de ses carrés de légumes sautés et d'une épaisse crème de fromage à l'ail et aux herbes aromatiques. Mais il y eut aussi du porc rôti dans une sauce au vin rouge avec des pommes dorées cuites au four.

— Et vous, Messire Romaric ? D'où vous vient cette envie de voyager ?

— Je veux découvrir les terres où ma mère a vécu son enfance. Elle m'a conté tant de merveilleux souvenirs... J'avais envie de voir tout cela de mes propres yeux et d'entendre les légendes de ce pays racontées sur place. J'en ai besoin, je le sens au fond de moi, comme... comme... Romaric ne parvenait pas à trouver les bons mots pour décrire ce qu'il ressentait.

— Un appel, termina le capitaine Martin d'une voix douce en l'observant.

— Oui, confirma Romaric.

C'était là, en effet, ce que Romaric éprouvait depuis longtemps : l'Irlande semblait l'appeler. Le vieux marin acquiesça avec un sourire.

— Je vois ce que c'est... Il est vrai que l'Irlande est pleine de merveilles. Quant à ses légendes, certains de mes hommes pourront vous en raconter également.

— Vous avez des Irlandais à votre bord ?

— Il y a des Irlandais, des Français, des Écossais et même des Anglais ! Tous sont des amoureux de la mer et cela les a rapprochés. Ils ont appris à se faire confiance. C'est une obligation pour nous. Si vous ne pouvez pas avoir confiance dans celui qui est à vos côtés, vous n'allez pas bien loin.

Les assiettes terminées, ce fut au tour de fruits, de brioches chaudes et de juteuses pommes caramélisées de faire leur apparition sur la table. Romaric écouta d'une oreille distraite

la suite de la conversation entre ses parents et le capitaine. Il essayait de s'imaginer la vie sur ce bateau, au milieu d'hommes venant de pays si différents et sans cesse en guerre entre eux. C'était, en quelque sorte, la même chose que dans leur arbre généalogique. Cela prouvait bien qu'il y avait une possibilité de réconciliation, selon Romaric. Du moins si une de ces nations n'était pas détruite avant.

Lorsque leur conversation commença à montrer des signes de fatigue, le duc proposa à chacun de rejoindre ses appartements afin de prendre un repos bien mérité. Le lendemain, ils devaient partir de bonne heure pour rejoindre Saint-Malo par la route.

Une fois dans sa chambre, Romaric se déshabilla et enfila une chemise de nuit. Puis, il se glissa dans ses draps fins pour la dernière fois avant un long moment.

Épuisé par son excitation, Romaric s'endormit en quelques minutes, le sourire aux lèvres.

[Commandez ce roman](#)

